Les conceptions athée, agnostique, théiste

Baudouin DECHARNEUX,
Fabien NOBILIO,
José-Luis WOLFS

Introduction

Il existe aujourd'hui dans nos classes, en particulier dans les grands centres urbains, une très grande diversité de convictions (des « croyants » au sens religieux du mot, des « agnostiques », des « athées », des « indifférents », etc.), mais aussi beaucoup d'images souvent réductrices et stéréotypées de l'autre. Par ailleurs, même pour les élèves qui se réclament de l'une ou l'autre de ces conceptions, le sens qu'ils donnent à ces diverses convictions reste souvent très flou, de sorte que les stéréotypes sont souvent convoqués pour cataloguer ou disqualifier l'autre.

L'objectif de cet article consistera donc, dans un premier temps, à clarifier le sens des termes clés et ensuite à montrer les fondements et la diversité de différentes conceptions se situant dans le registre de l'agnosticisme et de l'athéisme. Il va de soi qu'on ne peut au détour d'une page faire le point sur des idées qui ont fait l'objet de si nombreuses études ; toutefois, les lignes qui suivent devraient éclaircir des concepts qui, faute d'une clarification sémantique, sont souvent utilisés de façon impropre comme s'il s'agissait de synonymes.

Clarification des concepts

Comme on le sait, il existe de très nombreuses manières d'être « croyant » et il est même très difficile de savoir précisément ce qu'est une religion. Ainsi le terme « religion » utilisé dans la langue française renvoie à « religio », qui lui-même renvoie à deux racines différentes « relegere » et « religare ». On se souviendra que, du point de vue étymologique, la racine du mot est discutée. Des auteurs, tels que Cicéron rattachent le mot « religio » (religion) à au verbe « relegere »

qui manifeste la piété, le recueillement, le respect d'observances et suggère parfois une attitude de « scrupule » entraînant l'idée de relire, de revoir avec soin. Pour J. Champeaux (1998), ce qui définit avant tout la religion chez les premiers Romains, ce n'est ni le sentiment religieux, ni même la croyance ; c'est le « scrupule », qui commande à l'homme de respecter certains rituels ou interdits, afin notamment de ne pas provoquer la colère des puissances surnaturelles. Par contre, beaucoup plus tard (au IVe siècle), des auteurs comme Lactance ou saint Augustin définiront « religio » en référence à « religare » (relier), exprimant ainsi la spiritualité qui pouvait être celle d'un chrétien ou d'un païen de l'antiquité tardive, au moment où de nombreuses divinités d'origine orientales ont été introduites à Rome, créant un lien plus personnel et affectif entre le croyant et son dieu. Ce glissement sémantique peut être lu parallèlement à l'évolution des mentalités. En effet, à partir de l'époque hellénistique, notamment dans les milieux philosophiques du stoïcisme et du médio-platonisme, l'idée de conscience émerge peu à peu. La « découverte » la vie intérieure et du dialogue intime que l'homme entretient avec lui-même lorsqu'il délibère sur ses choix, ses vertus, ses vices, expliquent sans doute la double référence étymologique précitée. Est-ce une coïncidence si l'un des tenants de la religion-relation est saint Augustin, chez qui la conscience et ses mouvements se donnent à voir dans le dispositif littéraire des Confessions ? S'il paraît vraisemblable que le mot religion tire en fait son origine de « relego » ou « religo », signifiant recueillir ou rassembler, l'étude de l'évolution de ce mot n'en reste pas moins intéressante, car elle indique les investissements sémantiques successifs dont il fut l'objet. Après tout, comme l'enseigne la linguistique, les mots n'ont-ils pas le sens que les usages indiquent ?

On s'aperçoit ainsi qu'au sein d'une même langue (le latin), il n'est pas du tout évident de cerner précisément ce que recouvre le terme « religion ». La difficulté sera d'autant plus grande si l'on s'intéresse à d'autres cultures, dans la mesure où il n'existe évidemment pas d'équivalent terme à terme du mot « religion ». Par exemple, les termes « dîn » en arabe ou « dharma » en hindou, parfois proposés, renvoient chacun à des significations bien différentes et très éloignées des sens latins et français. Il est dès lors très difficile de comprendre l'autre, selon les référents qui sont les siens, sans projeter sur lui nos propres conceptions ethnocentriques. Ainsi, un élève européen qui aura entendu dire que le shintoïsme est une religion importante au Japon va projeter sur celle-ci sa vision des religions qui lui sont fami-

lières (en l'occurrence monothéistes) où une même personne ne peut appartenir à plusieurs religions différentes. Il sera dès lors étonné d'apprendre que des amis japonais shintoïstes se sont mariés dans un temple bouddhiste… S'il existe une infinité de formes et degrés de croyances religieuses, les formes et degrés de non croyance peuvent aussi être extrêmement divers. Entre le croyant que n'a jamais effleuré l'ombre d'un doute et l'athée le plus radical, il existe une multitude de nuances.

Pour la clarté, dans la suite de ce texte, nous utiliserons le terme « incrédulité » au sens large pour désigner toute forme de mise en doute de la foi, de non adhésion ou d'abandon de celle-ci. Ceci peut concerner tant des personnes religieuses qui remettent en question certains points de leur foi, que des personnes agnostiques ou athées. Par exemple, nombre de chrétiens aujourd'hui en Europe sont « incrédules » par rapport à toute une série de notions liées à l'enfer, au diable, etc., auxquelles leurs ancêtres pouvaient parfois croire avec force.

Un « théiste » est quelqu'un qui conserve l'idée qu'il existe un Dieu, mais qui tente d'en définir les attributs à partir de la raison plutôt qu'au travers d'une tradition révélée. Le théiste s'efforce ainsi, au travers de raisonnements logiques, d'appréhender une divinité qui est cause première du monde. Dieu apparaît alors comme la suprême raison à l'origine de toute chose et de tout phénomène. Aussi cette posture est-elle essentiellement philosophique, puisqu'elle investit le religieux d'un point de vue strictement rationnel excluant l'idée de révélation (du moins sur le plan d'un éclairage spirituel possible).

Un « panthéiste » professe l'idée que Dieu et le monde ne font qu'un. Dieu serait ainsi le seul Être réel et le monde (en ce compris sa diversité phénoménale) manifesterait par les perceptions que nous en avons les manifestations de cet Être unifiant. Le panthéisme de Spinoza peut être compris en ce sens. Un certain courant du panthéisme (à l'époque des Lumières chez des auteurs comme d'Holbach ou Diderot) a soutenu que le monde est le seul réel, la divinité étant alors le nom donné à la somme de tous les phénomènes. Ce courant du panthéisme fut qualifié de naturaliste (Dieu est la somme des composantes de la nature) ou matérialiste (Dieu est la somme de phénomènes constitutifs de la matière). Les panthéistes furent accusés d'être des athées de sorte que le mot est parfois synonyme de « mécréant » sous la plume d'auteurs désireux de défendre et illustrer une foi personnelle plus conforme à la Révélation. Tant il est vrai que les concepts et les

titres sont parfois employés d'une manière éminemment idéologique, voire agonistique…

Un « agnostique » désigne étymologiquement quelqu'un qui « ne sait pas ». Le terme a été proposé par Huxley en 1869 sous la forme d'un trait d'esprit. En effet les penseurs de la Metaphysical Society se prévalaient tous de doctrines en -iste, ce qui amena notre penseur à se définir de la même manière en créant un néologisme. Dans le sillage de Huxley, un agnostique est quelqu'un qui estime qu'il est impossible à l'être humain, par la seule raison, de « savoir » s'il existe un Dieu ou non et quelles en seraient les propriétés et attributions. Aucun homme ne pourra jamais répondre avec certitude à ce type de questions, elles sont indécidables sur le plan de la raison. Si l'agnosticisme a parfois mauvaise presse, c'est qu'il s'oppose à toute prétention métaphysique, la reléguant au registre des entreprises inutiles sur le plan philosophique (cette posture peut être rapprochée du scepticisme). On notera que le mot « agnostique » désigne aussi ceux qui partagent l'idée qu'il est impossible de pénétrer par la raison certaines réalités. Ainsi, certains agnostiques manifestent par leur opinion une forme d'ironie à l'endroit de ceux qui prétendent dire le divin; d'autres considèrent qu'il est impossible de définir certaines propositions théologiques tout en conservant un sentiment religieux (par exemple Kant).

Un « a-thée » désigne étymologiquement une personne qui nie l'existence de Dieu et se retrouve donc « sans Dieu ». On peut distinguer entre un athéisme dit « faible » (ou défini par la négative): attitude ou doctrine qui ne conçoit pas l'existence de quelque dieu, divinité ou entité surnaturelle, contrairement au déisme, théisme, panthéisme, etc., et un athéisme dit « fort » (ou défini par l'affirmative): attitude ou doctrine qui affirme l'inexistence de quelque dieu, divinité ou entité surnaturelle. Par exemple, être convaincu qu'il ne peut pas exister un principe surnaturel qui serait à l'origine de l'univers, que les religions ont été inventées par les hommes, etc. Il faut noter que dès l'antiquité le mot athée a été utilisé pour disqualifier des courants philosophiques ne relevant pas directement de l'athéisme. En fait le vocable est fréquemment utilisé comme une injure visant à disqualifier l'autre, voire en appeler à la répression (accusation d'impiété, d'incivisme, d'hérésie, de schisme (…). Les penseurs niant l'existence de Dieu, de la Providence, de l'âme, furent fréquemment qualifiés d'athées. De même, les penseurs considérés comme favorisant des représentations zoomorphes, anthropomorphes, idolâtres, furent frappés du même chef d'accusation: l'athéisme. Il faudra des siècles pour que cette fa-

çon d'être au monde revête une connotation estimable, voir positive dans certains milieux scientifiques.

On remarquera que les définitions de l'agnosticisme et de l'athéisme au sens faible sont très proches (une même personne peut en effet être agnostique et athée au sens faible), mais elles ne se situent pas sur le même plan; l'une fait référence au savoir et à l'absence de savoir, l'autre fait plutôt référence à la croyance et à l'absence de croyance.

Malgré ces nuances, agnostiques et athées se trouvent confrontés, sur un plan éthique, à une même nécessité: celle de se construire un système de valeurs, sur une base strictement humaine, en dehors de toute référence à une puissance transcendante. On parlera à ce propos d'humanisme séculier (secular humanism). Sur le plan philosophique, on distingue entre ceux qui construisent leur système de pensée autour d'idées qu'ils font découler d'un rapport au divin (références transcendantes), et ceux qui édifient les leurs en érigeant certaines idées comme étant régulatrices et, par conséquent, universelles (références transcendantales).

Fondements et diversité des conceptions agnostiques et athées

De nombreuses idées reçues, en partie fausses, circulent à propos de l'agnosticisme et de l'athéisme. Par exemple, il n'est pas rare d'entendre dire qu'il s'agit de phénomènes récents, or de nombreuses formes d'incrédulité existaient déjà dans l'antiquité. D'autres associeront les persécutions contre les incroyants uniquement à l'inquisition du XVIe siècle, en oubliant que des procès pour « impiété » avaient déjà eu lieu dans la Grèce antique... Soulignons aussi un paradoxe intéressant dans l'utilisation même du terme « athée ». Celui-ci sera beaucoup plus souvent utilisé au cours de l'histoire par des croyants – avec une connotation négative très forte, voire comme une insulte – pour désigner non seulement de « vrais » athées, mais aussi d'autres croyants ne partageant pas leurs convictions. Au contraire, parmi les « incrédules », ce terme sera utilisé avec plus beaucoup plus de prudence et de parcimonie, d'une part, parce que tous ne se considèrent pas athées et, d'autre part, parce que pendant de nombreux siècles, se déclarer « athée » pouvait être puni de mort.

Pour mieux comprendre les différentes formes d'incrédulité, parmi lesquelles l'agnosticisme et l'athéisme, un rapide survol historique est indispensable; à cet endroit, nous nous baserons en particulier sur

Georges Minois (1998), auteur d'une remarquable et monumentale histoire de l'athéisme. Dans la Grèce antique, différentes formes d'incrédulité se sont manifestées à l'égard des religions officielles et de leurs clergés. Nous les présenterons en courants, tout en sachant qu'un même individu peut adhérer à plusieurs de ces conceptions. Pour les sceptiques, l'être humain ne pourra jamais arriver à une connaissance certaine à propos des dieux: *A propos des dieux, il m'est impossible de savoir s'ils existent ou pas, ni quelle est leur forme...* (Protagoras); *Aucun homme ne sait et ne saura jamais rien de certain concernant les dieux* (Xénophane); *N'ayant ni le temps, ni la capacité de me connaître moi-même, il serait ridicule de me prononcer sur les dieux...* (Socrate). Les propos cités n'expriment-ils pas littéralement une forme « d'agnosticisme » ?

Les rationalistes vont rechercher des explications matérielles à l'origine de l'univers, ce qui amènera, par exemple, Démocrite à proposer la notion d'atome. Certains n'hésiteront pas à se demander si les religions ne sont pas des inventions humaines, en observant notamment leur anthropocentrisme (ex: Xénophane) ou la fonction sociale de légitimation du pouvoir qu'elles peuvent jouer (ex: Critias).

En matière de valeurs et d'éthique, des alternatives se développent également par rapport aux religions officielles. Ainsi, pour les épicuriens, les dieux n'interviennent pas dans la vie des hommes et ces derniers doivent se libérer de la crainte de châtiments divins. Ils prônent globalement une morale basée sur la recherche du bonheur personnel (assez éloignée de la caricature grossière qu'en feront certains de leurs contemporains, notamment les stoïciens, ou plus tard les chrétiens...). Quant aux stoïciens, ils adhèrent plutôt à une forme de panthéisme matérialiste et, à leurs yeux, le sage doit tenter de vivre selon les lois de la nature.

On voit ainsi se poser, dès l'antiquité, les jalons d'un humanisme défini en dehors de toute référence à une quelconque divinité.

Comme nous l'avons signalé, des procès pour « impiété » vont se développer contre les sceptiques ou les athées bien avant le 16e s. de notre ère, en particulier sur base du décret de Diopeithès (- 432). Que leur reproche-t-on ? Dans un premier temps, de saper, par leur incrédulité, l'autorité des devins et des prêtres. Cette accusation devient plus grave encore, lorsque la Cité est en guerre. Ne pas croire dans les dieux de la Cité est en effet jugé incivique. Enfin, pire, l'argument de type métaphysique... Avec le développement du dualisme platonicien, les athées seront considérés comme des matérialistes grossiers, niant la partie la plus noble de la réalité. Ne pas croire est considéré

comme indigne et immoral. Le terme « athée » va ainsi acquérir, dès l'antiquité, une connotation très négative qui sera reprise par les religions qui se développeront par la suite.

Quelques mots sur le moyen-âge. Existait-il des formes d'athéisme au moyen-âge? Certainement pas au sens d'un athéisme théorique systématique. La religion et la foi jouaient un rôle majeur dans l'organisation sociale et dans la conscience collective. Toutefois, n'oublions pas que c'est aussi au moyen-âge qu'ont lieu des débats fondamentaux sur les rapports entre la foi et la raison et le moins que l'on puisse dire, c'est que les points de vue exprimés sont fort divers. Certains prôneront la recherche d'unité à tout prix et d'autres poseront le principe de l'autonomie de la raison par rapport à la foi.

Au XVIe siècle, de nombreux facteurs contribueront à renforcer l'incrédulité et le scepticisme au sein d'une partie de la population: la redécouverte des auteurs grecs de l'antiquité, le spectacle affligeant du fanatisme et des guerres de religions qui déchirent l'Europe, les grands voyages et la découverte d'autres cultures, amènent aussi à prendre du recul par rapport à ses propres repères et certitudes (par exemple, les Chinois qui ont une culture prestigieuse, ont-ils une religion ou sont-ils athées?), etc. Pour Georges Minois, l'athéisme devient une réalité plus consciente d'elle-même, mais inavouable sous peine de mort. On assiste en parallèle à un durcissement de l'inquisition.

Au XVIIe siècle, la montée du rationalisme (ex: le doute méthodique de Descartes, l'affaire Galilée, le cas de médecins niant les cas de possession, etc.) va renforcer l'incrédulité, mais celle-ci conduira beaucoup plus souvent, au siècle suivant, au « théisme » qu'à « l'athéisme ». Les théistes mettent en doute ou abandonnent toute une série de croyances religieuses qui leur paraissent invraisemblables à la lumière de la raison, mais sans renoncer pour autant à l'idée même de Dieu.

Le XVIIIe siècle va se caractériser par une grande diversité de conceptions: religieuses, théistes, panthéistes, agnostiques, athées... Apparaissent en particulier les premières formes de systématisation du concept d'athéisme par des personnes – il est vrai encore très peu nombreuses – qui s'afficheront explicitement comme athées. C'est le cas, en particulier du baron d'Holbach, pour qui: *un athée est quelqu'un qui détruit les chimères nuisibles au genre humain, pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raison.*

Le 19e s. va voir se développer de nombreuses théorisations de conceptions athées. Ainsi, pour Feuerbach, les religions sont des illusions, des formes de projection de contenus psychiques (idée que

reprendra Freud plus tard, dans une perspective psychanalytique). Pour Marx, *La religion est l'opium du peuple.* En faisant miroiter l'espérance d'une vie meilleure dans l'au-delà, obtenue après une vie d'obéissance et de sacrifices, les religions empêchent les travailleurs de se révolter contre les injustices et l'exploitation dont ils sont l'objet. Pour A. Comte, les mythes et religions constituent des premières tentatives d'explication du monde, mais celles-ci sont dépassées par la science. (Il essaiera cependant à la fin de sa vie de proposer, non sans ambiguïtés, une nouvelle religion basée sur l'humanité...) Pour Nietzche, *Dieu est mort.* Dieu serait un concept créé par les hommes, dont ils se seraient débarrassés, mais dont ils n'auraient pas encore appris à se passer...

Un bras de fer très dur s'engage au XIXe siècle entre athées persuadés que la fin des religions est annoncée, croyants progressistes aspirant à plus de liberté et d'ouverture, et une Eglise officielle défendant des positions extrêmement rigides et conservatrices, condamnant la liberté de conscience, la liberté d'expression et de presse, les Droits de l'Homme, la modernité, etc.

Le XXe siècle se caractérise par des formes d'extrémismes et d'intolérances, tant de la part de régimes se réclamant de l'athéisme (ex: URSS) que des intégrismes religieux; mais aussi par le développement de sociétés plus largement sécularisées, démocratiques et pluralistes, basées sur le principe de la liberté de conscience et des Droits de l'Homme. (Notons également que depuis le concile Vatican II, l'Eglise reconnaît à son tour la liberté de conscience et les Droits de l'Homme.)

En ce début de 21e, quelles sont les positions en présence? On assiste à un double mouvement à la fois de sécularisation de nos sociétés, mais aussi de montée du religieux, en particulier sous la forme d'intégrismes. A la lecture des lignes qui précèdent, on mesure combien le rapport à la chose politique fut déterminant. Il est clair que la confusion des pouvoirs (religieux et temporel) entraîna une logique de catégorisation des personnes en fonction des intérêts du pouvoir. La séparation des pouvoirs (et donc l'émergence de sociétés où le religieux fut essentiellement défini comme subjectif) permit le développement de libertés (dont la liberté de conscience) qui étaient impensables avant l'époque des Lumières. Ceci fut le fruit d'un processus à la fois évolutif (par exemple en ce qui concerne la logique de la séparation des pouvoirs) et disruptif (par exemple les révolutions dont la plus célèbre fut celle de 1789).

Conclusion

Il importe que l'enseignement distingue entre les convictions personnelles et le registre du « vivre-ensemble » dans le cadre d'une société démocratique, pluraliste et sécularisée. Ceci entraîne que nous soyons attentifs à l'importance de définir les règles du « vivre-ensemble » entre élèves de toutes convictions… De ce point de vue, l'idée d'une neutralité active de l'enseignant est intéressante. En effet, il convient que chacun puisse exprimer ses convictions (conformément au champ spécifique où celles-ci sont pertinentes ou non) et apprennent à tenir compte de celles d'autrui. Dans le même ordre d'idées, il est essentiel que chacun tente de comprendre et d'expliquer ses propres convictions, sous peine d'assister à l'affirmation stérile d'une individualité ou d'une collectivité sans appel, du type « c'est mon opinion, point à la ligne » ou « dans notre culture, cela ne se discute pas », qui ne permet pas le dialogue, ni même d'ailleurs le soliloque.

Lutter contre les stéréotypes apparaît ainsi bel et bien comme une priorité. Les stéréotypes peuvent aussi bien être ceux d'élèves non croyants vis-à-vis de certaines religions (notamment la confusion de ce qui relève de la religion et de traditions liées à la culture, à l'histoire, etc.), que ceux d'élèves croyants affichant des certitudes (parfois méprisantes) et faisant fi de l'évolution des idées. Ce travail est dévolu à l'enseignant car, en dernière analyse, il équivaut à combattre l'ignorance et le fanatisme dont les méfaits sont suffisamment connus pour qu'on ne s'y attarde par davantage ici.

L'étude des religions et de leurs évolutions socioculturelles met en lumière d'autres formes d'inégalités. Ainsi, montrer que les statuts de la femme et de l'homme ont été pendant très longtemps inégalitaires dans nos propres sociétés n'est guère inutile. Il peut être intéressant de montrer que, sur certains points, la condition de la femme était plus favorable dans d'autres cultures (ex.: en terre d'islam, les femmes héritaient en partie des biens paternels). A l'opposé, les stéréotypes de certains élèves croyants vis-à-vis des non croyants (pour certains croyants, l'agnosticisme ou l'athéisme sont considérés par définition comme « mauvais », sans même du tout savoir en quoi ils consistent réellement) doivent être dénoncés (en montrant par exemple la violence dont les minorités furent l'objet, la pauvreté de ces représentations déconnectées de leur système de valeurs, etc.).

On ne peut donc que plaider pour un apprentissage en profondeur des diverses religions et conceptions non religieuses, afin de démon-

trer les réductions dont elles sont l'objet et la violence qu'induit implicitement une telle ignorance. En ce, la mise en perspective historique, sociale et culturelle est une nécessité critique qui ne relève pas seulement de cours spécifiques mais bien des devoirs de tout enseignant. On le voit, la route est longue… Certaines de ces étapes sont balisées par des repères moraux (lutte contre les stéréotypes, déconstruction des idéologies, examen critique des « faits » historiques et scientifiques, etc.); d'autres seront politiques accessibilité à la connaissance à un coût (humain et matériel raisonnable), investissement des pouvoirs publics dans les domaines du savoir (outils de savoir), conscientisation des enseignants par rapport à une problématique jugée éloignée du « sacro-saint » programme.

Bibliographie

Baubérot J. et alii, Histoire de la laïcité, CRDP de Besançon, 1994.

Champeaux J., La religion romaine, Librairie générale de France, 1998.

Collectif, Où va Dieu ? Editions Complexes, 1999.

Decharneux B. et alii, Bible(s), Une introduction critique, E.M.E., 2009 (voir surtout le chapitre sur la Réforme).

Everitt N., The non-existence of God, Routledge, 2004.

Lacoste J.-Y. (dir.), Dictionnaire critique de théologie, Paris, PUF, 1998.

Lalande A. Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, PUF, 1980 (13e éd.),

Minois G., Histoire de l'athéisme, Paris, Fayard, 1998.